

Prix de la jeune nouvelle de l'AMOPA - une lauréate au collège !

Les élèves de 4e3 et 4e4 ont participé au concours de nouvelles organisé comme chaque année par l'AMOPA, et Manon G., de 4e4, a remporté le premier prix départemental. Bravo à elle !

Je vous propose de découvrir son texte, ainsi que celui des 4 autres

participants, que je félicite également pour leur inventivité et leur plaisir à nous faire partager leur univers.

Bonne lecture...

Mme Pellen



La nouvelle de Manon G. 4e4 :

Très cher lecteur, d'après des sources sûres, le charismatique M. Duray aurait été aperçu en présence d'une jeune et jolie femme de chambre. Je ne pourrais pas vous rapporter le contenu de leur conversation, mais elle était visiblement houleuse.

10 décembre 1879

LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY L.

M. Duray était dans son bureau quand il découvrit que cette maudite Lady L. avait mis au courant toute la bonne société de son rendez-vous avec Mademoiselle Sophie. Il chiffonna le papier à scandale et le jeta dans sa poubelle. Il était tellement irrité qu'il ne remarqua pas l'ombre menaçante qui s'éleva derrière lui, et il ne poussa pas de cri lorsque qu'on lui trancha la gorge.

Chers lecteurs, j'ai le regret de vous annoncer le décès de M. Duray, cité dans notre chronique d'hier. Les policiers l'ont découvert ce matin, la gorge tranchée, dans son bureau. En bonne chroniqueuse que je suis, je vous tiendrais informés des suites de cette affaire.

11 décembre 1879

LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY L.

L'inspecteur Yard se trouvait à ce moment-même dans le bureau de M. Duray, et un détail avait attiré son attention. De son vivant, la victime avait fait installer un système qui impliquait que la porte, une fois fermée, ne pouvait être ouverte que de l'intérieur. C'était fort pratique quand on ne souhaitait pas être dérangé. Mais pour l'inspecteur Yard, c'était un véritable case-tête. Car quand, ce matin, le majordome avait souhaité apporter son café à M. Duray, la porte était close, et elle avait dû être défoncée. En se rapprochant, l'inspecteur Yard vit une petite tâche brune sur le parquet, parallèle au loquet. Mais il ne put s'attarder sur ce détail, car la principale suspecte venait d'arriver.

Très chers lecteurs, chose promise, chose due, je vais dès maintenant vous conter l'avancée de l'enquête sur le meurtre de M. Duray. Une liste de suspects a été établie, avec en haut du classement : Mademoiselle Daphnée Bucket, ancienne salariée dans une usine appartenant à la victime. Mais, entre vous et moi, je doute fort qu'un crime aussi magnifiquement orchestré (car, je ne vous l'ai pas dit, mais quand le corps a été découvert, la pièce était close !) ait pu être commis par une simple ouvrière...

12 décembre 1879

LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY L.

L'entretien avec Mademoiselle Bucket n'avait pas été concluant. Elle n'avait pas le profil d'une tueuse et était dotée d'un solide alibi. L'enquête n'avancait pas, et l'inspecteur Yard fulminait. Il était en train de composer une nouvelle liste mentale des suspects, quand une jeune femme petite et menue s'avança et dit : « M. Duray aimerait vous recevoir. ».

Vous souvenez-vous de M. Duray (père), ce vieil aristocrate toujours au fond des salles de bal, accompagné de sa femme de chambre ? Le pauvre est tellement malade qu'il ne peut pas s'en séparer.

13 décembre 1879

LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY L.

Quand l'inspecteur Yard fut reçu par le père de M. Duray, il fut étonné de voir un vieux monsieur cloué au lit. Ce dernier déclara vouloir être tenu au courant de l'avancée de l'enquête sur le meurtre de son fils. Une fois le compte-rendu de l'inspecteur Yard fait, la femme de chambre apporta son thé à M. Duray. Une grande quinte de toux le saisit. L'inspecteur se rapprocha pour l'aider, mais M. Duray refusa. Après de brèves salutations, l'entretien se termina.

Vous ne trouvez pas qu'on s'ennuie en ce moment ? Mais cela va peut-être bientôt changer. Cela fait un mois jour pour jour que M. Duray est mort...

10 janvier 1880

LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY L.

L'inspecteur Yard revenait de son rendez-vous hebdomadaire avec M. Duray, pour lui annoncer encore une fois que l'enquête n'avancait pas. Ce jour-là, M. Duray avait perdu patience. Dans son énervement, il avait été saisi d'une grande quinte de toux. Sa femme de chambre était arrivée à sa rescousse et, pour le calmer, avait énuméré tous les indices que la police avait déjà trouvés. Mais quelque chose avait attiré l'attention de l'inspecteur Yard : la femme de chambre avait dit que le feu était allumé dans le bureau où l'on avait découvert le corps. Cependant, l'inspecteur Yard n'en avait jamais parlé,

pensant l'information minime. Il s'était excusé et éclipsé.

La femme de chambre sortit de l'hôtel particulier des Duray quelques minutes plus tard. Après quelques minutes de marches dans des ruelles sombres, elle rentra dans une boutique et en ressortit un flacon à la main. Elle continua son voyage, et passa par un cimetière où elle nettoya une tombe. Puis elle jeta des regards inquiets de gauche à droite, sortit un couteau de sa poche et l'enterra derrière la tombe. L'inspecteur Yard, que les paroles de la femme de chambre avait inquiété, avait décidé de la filer. A la vue du couteau, il était sorti de sa cachette et avait arrêté celle-ci.

Très chers lecteurs, j'ai le regret de vous annoncer que cette rubrique sera la dernière. Je vous écris tout droit du poste de police, car l'on m'a arrêtée pour le meurtre de M. Duray, crime que j'ai commis. Je ne sais par où commencer, mais je pense qu'il est temps que je délivre mon identité. Mon nom est Sophie Lisdwood, je suis la femme de chambre de M. Duray (père). L'accompagnant à toutes les réceptions mondaines, j'ai pu glaner tous les ragots de la bonne société et les compiler dans votre rubrique préférée. Mais là n'est pas la question, je reprends mon histoire... Après trois ans de bons et loyaux services envers M. Duray, je lui ai demandé de me faire une avance sur mon salaire, car je devais payer le médecin pour ma petite sœur qui était tombée gravement malade. Il ne m'a jamais fait cette avance. Peut-être n'était-ce qu'un simple oubli, mais toujours est-il que c'est cette négligence qui a coûté la vie à ma petite sœur. Par désir de vengeance, j'ai chaque jour empoisonné son thé, pour qu'il ressente la même douleur. Et quand il succombera à la maladie, mon esprit sera enfin tranquille. Malheureusement, M. Duray (fils) a surpris mon petit stratagème. J'ai dû l'attendre derrière sa chaise de bureau et lui trancher la gorge pour qu'il se taise. Pour les plus curieux d'entre vous, qui voudraient connaître le mystère de la chambre close, sachez que j'ai placé un morceau de glace trouvé dehors pour la bloquer. Le feu faisant son travail, le glaçon a fondu, et la porte s'est refermée ... Je ne serai plus là pour vous dire qui a dansé avec qui, et combien de fois. Mais cela a été un véritable plaisir de le faire jusqu'à présent.

11 janvier 1880

LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY L.

(article jamais publié)

Peu de temps après les journaux titrèrent sur la mort de Sophie Lisdwood, qui s'était pendue dans sa cellule, pleine de regrets de n'avoir pu venger complètement sa petite sœur.

23 rue des Embrumes

Au 23 rue des Embrumes se trouvait une immense maison, grande et glacée. On l'utilisait pour faire peur aux enfants désobéissants : « Si tu ne manges pas, la sorcière du 23 viendra te chercher ! ». Et elle faisait peur aux enfants, cette maison, avec sa façade pleine de lierre et son portail qui grince. Combien de fois Gabriel et ses copain avaient joué à se faire peur en rentrant de l'école... Ils poussaient le portail et se faufilaient dans la cour, c'était à celui qui allait le plus loin, mais ils ne dépassaient jamais la grande fontaine au milieu de la cour. A l'époque, Gabriel avait 8 ans et était le plus innocent des petit garçons. Aujourd'hui, il en a 13, et il va faire ce que personne d'autre n'a fait avant lui.

Aujourd'hui, le collège est en effervescence, tout le monde ne parle que de lui : les sixièmes sont surexcités, les cinquièmes font des paris et les troisièmes se moquent parce que pour eux, c'est sûr, il va mouiller son slip avant d'avoir atteint la porte d'entrée ! Ils ne parlent que d'une chose : Gabriel Douanel, de la 4^eC, va explorer la baraque du 23 ! Une heure moins le quart, Gabriel fixe l'écran de son Iphone, le dernier sorti, sa mère le lui a offert pour le récompenser de ses bonnes notes. Gabriel n'a pas peur, au contraire, il est tout excité, il va faire quelque chose que personne n'a jamais osé faire avant lui et, après, c'est sûr, tout le monde le respectera ! Soudain, la sonnerie de son téléphone retentit dans le silence oppressant de sa chambre, le faisant se lever. Il ouvre la fenêtre et murmure :

- Mec, t'es là ?

Presque aussitôt, une tête rousse et ronde sort de derrière la haie :

-Toujours !

Gabriel sourit, Arthur et lui sont amis depuis qu'ils sont tout petits, et Gabriel sait qu'ils peuvent tout se dire. Il descend de sa chambre grâce au grand arbre qui se trouve dans son jardin.

- Toujours aussi gracieux, le taquine Arthur.

- La ferme, soupire-t-il en descendant. Allons y !

Ils n'ont qu'à traverser la rue pour arriver devant la maison. Arthur attache alors sur le torse de Gabriel un portable avec du scotch :

- Ça filme ?, demande Gabriel, légèrement excité.

- Oui, oui, répond Arthur en souriant.

Il lui donne une tape sur le torse, et un silence pesant s'ensuit. Finalement c'est Arthur qui le brise :

- Écoute, je sais que tu m'en veux parce que je ne viens pas et...

- Je ne t'en veux pas, le coupe Gabriel

Et c'est vrai, il ne lui en veut pas. Arthur esquisse un sourire :

- Par contre tu es un froussard !

- Gabi !!

- Chut, on va nous entendre, chuchote Gabriel sur un ton de reproche.

Arthur pouffe et s'assied devant le mur :

-Je t'attends ici, dit-il.

Alors, tout doucement, Gabriel se penche et dépose un baiser sur les lèvres d'Arthur. Arthur devient aussi rouge que ses cheveux et baisse la tête timidement.

- A tout de suite, murmure Gabriel.

Il se précipite ensuite à l'intérieur de la cour du 23 rue des embrumes. Gabriel s'assied, respire un grand coup et hurle intérieurement. IL A EMBRASSÉ ARTHUR ! Tremblant de tout son corps, il s'approche de la porte et l'ouvre. « Oublie Arthur », pense t-il, et il entre dans la maison.

Le hall est sombre, et au moment où il entre, un grand coup de vent soulève ses boucles brunes et ferme la porte à grand fracas. Gabriel déglutit et se dirige vers le grand escalier au centre de la pièce. Ses pas résonnent sur les dalles de marbre et la lumière de sa lampe projette des lueurs blafarde sur la rampe.

Le premier comme le deuxième étage sont plus que simples : des chambres et des salons à n'en plus finir, tous vides. Gabriel commence presque à s'ennuyer, et quand il arrive pour la troisième fois devant un escalier, il est tenté de rebrousser chemin. Mais cet escalier est trop banal et fait tache dans le luxe de cette demeure. Il est en bois, en bois simple.

Gabriel monte les marches une à une et se retrouve devant une porte. Bizarrement, il ressent un malaise devant cette porte. Soudainement, son téléphone s'éteint :

- Zut, soupire t-il, je l'avais pourtant chargé avant de partir !

Il se sent fatigué. Depuis combien de temps est-il dans cette maison ? Il lui semble que cela fait des heures. Il pourrait rentrer, retrouver Arthur. Tous les deux iraient dans leur cabane, celle qu'ils avaient construite quand ils étaient petits et... L'esprit de Gabriel commence à divaguer quand, soudain, la porte s'ouvre en grinçant, comme si elle l'invitait à entrer. Aussitôt, la fatigue de Gabriel s'envole pour laisser place à une curiosité sans nom. Il avance, un pas après l'autre, pour rentrer dans cette pièce aussi noire que du charbon...

Les yeux de Gabriel commencent à s'habituer à l'obscurité et il entrevoit de quoi est remplie la pièce. Des dizaines et des dizaines de meubles empilés qui s'élèvent jusqu'au plafond. La pièce semble être grande, même si Gabriel ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Plusieurs fois, il manque se prendre un pied de table ou de chaise dans la tête. Certains meubles semblent assez anciens tandis que d'autres paraissent récents, voire carrément neufs. De temps en temps, il peut voir des lits ou des tables placés entre deux piles pour former un pont, comme si quelqu'un les utilisait pour se déplacer.

Gabriel arrive au centre de la pièce. Il n'y a qu'un autel entouré d'un cercle de poudre blanche. Il s'approche et goûte.

- Du sel, murmure t-il.

Il pose un pied dans le cercle, quand une douleur lui transperce le cœur. Il tombe à genoux. Il a l'impression qu'une flèche le transperce. Gabriel se relève et titube jusqu'à la sortie, mais avant de sortir, il a le temps d'entrapercevoir ce qui est écrit sur l'autel : « Quiconque pénétrera dans le cercle se verra enlever son bien le plus cher... »

Toujours en titubant, Gabriel se dirige vers le hall. Plus il avance, plus son malaise grandit. Quand il arrive dans le grand hall, son mal-être est presque à son apogée, il a des sueurs froides et son cœur bat si vite qu'il pourrait exploser.

Et puis Gabriel ouvre la grande porte et tout le submerge. Ce qu'il entend d'abord, ce sont les bruits. Les sirènes d'ambulance, de voitures de police, des cris aussi, et des pleurs. Il y a des lumières partout, de tous les côtés. D'abord, il ne voit rien, puis sa mère se précipite vers lui :

- Gabi, Gabi ! Oh mon grand, j'ai eu tellement peur que tu... que tu... que tu ne...

Gabriel l'enlace et la serre fort dans ses bras pour qu'elle se calme. Malgré tout, son malaise ne disparaît pas, bien au contraire. Il est plus fort que jamais. Quelque chose manque, ou plutôt quelqu'un...

- Maman, où est Arthur ?

Il a chuchoté cela tellement bas que c'est presque un miracle que sa mère l'entende et lui réponde, en tremblant de tout son corps :

- Je suis désolée, mon chéri, tellement désolée !

Alors Gabriel voit la famille d'Arthur. Sa mère tremble, son père est choqué et sa sœur semble presque morte de tristesse. Et puis il comprend. Il comprend que la masse sombre et informe à côté des policiers n'est autre qu'un cadavre, le cadavre de la seule personne en qui il avait réellement confiance. Celui de son meilleur ami. Celui d'Arthur. Et quand il comprend cela, le monde s'effondre autour de lui.

La nouvelle de Sarah, 4e4 :

Mauvaise personne...

Allan, un tueur en série, se préparait à attaquer sa prochaine victime... Il prépara son matériel en chantonnant mélodieusement, comme s'il partait en vacances : « Le couteau, la cape et mes produits désinfectants. Ah ! J'oubliais : mon fil de fer... », puis il mit ce dernier dans un grand sac, enfila sa grande cape, et dans le plus grand des calmes, sortit de sa maison perturber la nuit, arrachant quelques cris à des passants qui le croisèrent par hasard.

« Cette nuit s'annonce bien !, dit-il le sourire aux lèvres, mais je n'ai pas encore atteint mon but... » Il sortit son téléphone de son sac puis s'orienta sur son GPS : « Le quartier du Tertre, c'est où déjà ?, se questionna-t-il, Ooh mais j'y vais tout le temps pourtant, c'est mon quartier préféré! Haha... ! » La folie qui l'animait grandissait au fur et à mesure qu'il avançait.

Allan avait toujours été fou, en particulier depuis que sa mère l'avait enfermé dans un placard à balais pendant deux jours consécutifs pour que, finalement, la police le retrouve lorsque leurs voisins leur avait signalé des cris d'agonie, suivis de bruits de vaisselle renversée : Allan, depuis son placard, avait en fait « assisté » au double meurtre de ses parents, dans une ultime bagarre conjugale...

Mais revenons à notre histoire... Finalement, il parvint à trouver la maison sans l'aide du GPS, puis, après avoir vérifié qu'il n'y avait aucun éventuel témoin, crocheta la serrure et entra doucement. La maison était très simple, tout était blanc, sans couleurs, sans aucun trait de personnalité. Dans l'entrée se trouvait une grande armoire blanche et un meuble à chaussures, toujours blanc.

Le tueur en série se cacha dans l'armoire puis composa le numéro de téléphone de sa future victime, qu'il avait soigneusement cherché dans les pages jaunes. Il appela, puis entendit non loin de lui un téléphone sonner avec un bruit fort et répétitif. La propriétaire répondit : « Allo ? Qui est à l'appareil ? » Elle avait la voix d'une jeune femme, claire et aiguë, une voix qui semblait perplexe face à cet appel si tardif.

Allan prit une grande inspiration, puis : « Bonjour ma chère. Il s'avère que je réside dans votre domicile, mais... Je vous propose de ne pas vous tuer tout de suite. Jouons à un jeu : je suis caché quelque part dans votre maison, à vous de me trouver ! Je pourrai me déplacer et me cacher à ma guise. Quand vous me chercherez, je pourrai vous prendre surprise... et vous tuer ! En revanche, si vous me trouvez, alors je ne vous couperai que les bras et les jambes ! Qu'en dites vous ?, demanda-t-il avec un grand sourire ».

Au lieu de le supplier, la femme répondit : « Intéressant... - on sentait un léger tremblement dans sa voix- C'est la première fois qu'une chose pareille m'arrive ! Alors tu veux jouer à ça ? Tu es un débutant, non ? Ha ! Alors jouons ! Mais je change une seule règle : il n'y a pas que toi qui a le droit de tuer. Je vais compter jusqu'à dix, et... je te réserve la surprise ! Allez : un, deux... ». Elle parlait avec excitation et folie : sa voix claire avait disparu remplacée par une voix comparable à une porte de métal rouillé qu'on ferait grincer. En une phrase, les rôles s'étaient échangés : le tueur était devenu la victime, et la victime, le prédateur.

Allan était en sueur : il pleurait, il regardait sans cesse autour de lui. Il n'aimait pas ça, pas du tout. Le changement lui déplaisait, il détestait ça. Plus le décompte approchait de dix, plus il perdait ses moyens : « ...cinq, six... ». Il monta l'escalier à gauche de l'entrée : « ...sept, huit... ». Il se retrouva à l'étage et se rua dans ce qui semblait être un placard à balais : « ...neuf... ». Le placard était très grand et comportait deux armoires : il se cacha dans la plus grande, dans une étagère au milieu de couettes moelleuses : « et...dix ! J'arrive ! ». Allan avait chaud. Il était dans un cauchemar.

Il ne voulait pas mourir, mais qu'en était-il de toutes les vies qu'il avait enlevées ? Méritait-il vraiment de vivre ? Ces vies-là non plus ne voulaient pas cesser d'exister, elles avaient demandé grâce, et pourtant, il ne les avait pas écoutées...

« Où te caches-tuuu ? ». La femme montait à présent les escaliers : « Je sais que tu es l'étage, j'ai entendu une des marches grincer ». Allan avait si peur qu'il s'empêchait de respirer : « Finalement, se disait-il, ma vie compensera peut-être une autre que j'ai enlevée. Je n'aurais jamais pensé dire ça un jour mais... maintenant je comprends ce que ça fait, je... je regrette tellement... Je n'aurais pas dû faire comme papa... Pardon ! ».

Il ferma les yeux et attendit sa mort. Le « prédateur » s'approchait de plus en plus : « Là. Tu es là, maintenant je le sens ». Elle ouvrit la porte de la pièce où il s'était réfugié et s'avança vers le placard dans lequel il était caché. Elle ouvrit doucement la porte... : « AAAH !! « , s'écria Allan.

Pendant qu'il se débattait dans les couettes, la femme leva ses sourcils puis s'exclama : « Allan ? ». Il s'arrêta de crier : « E...Erica ?! Tu...habites ici ?! ». La fameuse Erica se mit soudainement à rire aux éclats : « Allan ! Mon collègue de meurtre préféré ! Je n'avais pas reconnu ta voix, pardonne moi ! Alors là... ».

Erica et Allan étaient en réalité « collègues » et tuaient régulièrement ensemble.

« Oh mon...dieu ! Tu m'as fait la peur de ma vie !, s'écria-t-il, j'ai vraiment cru que j'allais y passer ! ». Erica ricana : « Tu n'aimes vraiment pas l'imprévu toi. En tout cas, tu as bien progressé, je ne t'ai même pas entendu entrer ! ».

La nouvelle de Maël, 4e3 :

UN DESTIN TOUT TRACÉ

Je me nomme Théodore. Je suis nouvelliste. Malgré mon jeune âge et mon manque d'expérience en la matière, j'ai réussi à me créer une bonne réputation dans la littérature anglo-saxonne.

Cette nouvelle va vous présenter, chers lecteurs, ce que j'ai vécu – ou peut-être cru vivre, car j'ai des doutes sur ce qui s'est passé. D'habitude, tous mes récits sont issus de ma créativité, de mon imagination, mais celui-ci n'est pas comme les autres, je ne l'ai pas inventé.

14 octobre

Ce mois d'octobre, je m'en souviendrai toute ma vie. Tout commença le 14 octobre. La nuit était sombre. Une légère pluie s'abattait sur mon petit village de campagne. Il était 21h00. Je continuais de rédiger ma prochaine œuvre littéraire. Une fois celle-ci bien avancée, je partis me coucher. Cette nuit-là, je dormis très mal. Je me réveillai soudainement à cause d'un cauchemar. Mon réveil affichait 4h27. Je décidai alors, pour me changer les idées, de poursuivre ma nouvelle. L'obscurité avait pénétré dans ma chambre. J'allumai ma lanterne. Elle me permettait d'augmenter la luminosité des pièces par lesquelles je passais. Je m'avançai dans le couloir qui débouchait sur mon bureau.

Soudain, je crus entendre un bruit sourd. Je me retournai pour voir si quelqu'un était présent aux alentours. Personne. Je me rappelai alors de la petite pluie de la veille au soir. Peut-être avait-elle évolué et s'était-elle transformée en orage? Je me précipitai à la fenêtre pour regarder dehors. Non. C'était toujours de la bruine, calme et discrète.

Inquiet, je me réfugiai dans la pièce adjacente, mon bureau. Il ne fallait pas grand-chose pour m'effrayer! Rassuré de me sentir à présent en sécurité, je commençai à rédiger. L'oscillation des branches des grands hêtres devant mes yeux m'offrait non seulement un magnifique spectacle mais aussi une excellente source d'inspiration. Je me remis à écrire, avant de finalement m'endormir sur mes feuilles.

15 octobre

A mon réveil, je constatai la présence devant moi, d'un écrit qui n'était pas de ma main. Je pris connaissance du contenu de ces feuilles. L'écriture de ce texte m'était totalement inconnue. Un malaise s'installa en moi. Comment des feuilles, qui ne m'appartenaient pas, avaient pu se retrouver à un tel endroit? Qui les avaient écrites? Était-ce moi durant mon sommeil? Mon angoisse augmenta lorsque je les lus : elles évoquaient la mort d'un de mes amis dans un accident, au cours de la journée. Je me précipitai dans le bourg pour le prévenir. Il était trop tard. Il venait de se faire faucher par une calèche.

Je rentrai chez moi, horrifié. Le soir venu, je repris l'écriture de mon livre. Alors que j'étais assis à mon bureau, je levai les yeux pour regarder par la fenêtre. Tout à coup,

il me sembla que quelqu'un passait au loin. Il se déplaçait avec une lumière très étrange. Je ne puis la décrire tellement cela paraissait anormal. J'avais l'impression que cet être se rapprochait de ma maison. Progressivement, pas à pas. Un instant après, cette lumière avait disparu. Peut-être était-elle sortie de mon champ de vision? Non, impossible...

Quelques secondes plus tard, la source lumineuse réapparut sous un aspect différent. Elle se dirigeait vers moi. Pris de panique, j'éteignis ma lanterne pour éviter de me faire repérer. Puis elle disparut à nouveau soudainement. Je partis me cacher jusqu'au lever du soleil. Je ne la revis plus de la nuit.

16 octobre

Au petit matin, je me remis à écrire. Ma plume n'avait plus d'encre. J'allai en chercher dans ma réserve. En revenant, de nombreuses feuilles en partie déchirées étaient dispersées sur mon bureau. Je trouvai cela inhabituel. L'écriture était identique à celle de la veille. Cette fois, elle évoquait la mort, une nouvelle disparition, à un moment bien précis de la journée. Celle d'un marchand, programmée le jour-même, en fin d'après-midi. Il était prévu qu'il se noie dans la rivière du village.

Je ne voulais pas croire que cela pouvait se reproduire. Je regardai alors l'horloge présente dans la pièce. Elle indiquait 17h00. Je décidai donc de donner l'alerte. Tout le monde me prit pour un fou. Et pourtant... Le drame annoncé se produisit.

Le médecin du village inspecta les lieux pour mieux comprendre ce qui avait pu se passer. Le marchand était mort, avalé par l'eau, le 16 octobre à la tombée de la nuit.

Paniqué, je rentrai chez moi. Une fois arrivé, je vis que toutes les feuilles avaient disparu. Non... Il en restait une. Une seule et unique feuille. Je la lus attentivement. Toujours cette même écriture. Il était inscrit : «Tu vas mourir, tu es le prochain !» Je pris très au sérieux ces quelques mots. Jusque-là, tous les évènements évoqués sur les feuilles s'étaient produits, bien qu'ils soient étranges. Je relus plusieurs fois le contenu de ce papier puis je me confinai chez moi, en prenant toutes les précautions possibles.

17 octobre

Rien ne s'était passé pendant deux, trois, ou bien quatre heures. Je ne savais pas. Je ne savais pas ! Je commençai à perdre la notion du temps. Je regardai dehors, au loin. Le soleil était en train de se coucher. Quelques minutes plus tard, la nuit était tombée. Je ne voyais plus rien. Soudain, il me sembla entendre des voix. Elles disaient, d'un air inconnu et sinistre : «J'arrive, j'arrive, je vais te trouver. La fin pour toi est proche !». A ce moment-là, je poussai un cri d'horreur et je m'évanouis.

Reprenant rapidement mes esprits, je décidai de tenter une dernière action désespérée. Si cet être, cette créature, parvenait à décider du destin de ceux qui l'entouraient en écrivant leur avenir, j'allai à mon tour essayer de la piéger. Avec l'énergie d'un homme qui se sait condamné, je pris ma plume dans un dernier élan, et je commençais à rédiger. C'était ma dernière chance de pouvoir sauver ma vie. Dans ce duel qui nous opposait, qui allait être le plus fort? Cette fois, mon récit parlait d'un être que je n'avais jamais vu, alors même que je sentais sa présence maléfique depuis plusieurs jours. J'expliquai alors que son âme se trouverait enfermée dans cette nouvelle dès que

j'en aurais terminé l'écriture, et qu'il ne pourrait plus en sortir pour causer la mort d'innocents. Je me hâtai d'y mettre un point final. A cet instant, j'entendis un cri de douleur, glaçant, terrorisant, interminable... puis soudain, plus rien.

Les heures qui suivirent me parurent durer des jours. Elles étaient anormalement paisibles. Avais-je gagné contre lui ? Ma survie le prouva.

Je ne pouvais pas garder cette histoire pour moi. Je me devais de la partager avec vous, chers lecteurs, pour que l'on puisse, du moins que l'on essaye de trouver une ou des explications rationnelles à ce que j'avais vécu. Je vous remercie de m'avoir lu.

Une dernière crainte m'habite : j'espère que d'autres évènements de ce genre n'arriveront plus jamais, ni pour moi, ni pour... vous...

... Qui sait s'il ne va pas s'échapper avant que vous n'ayez terminé cette nouvelle ?